

Le sujet, la conscience

Si l'on parle de la superstition des logiciens, je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait très bref que les gens atteints de cette superstition n'aiment guère avouer ; c'est à savoir qu'une pensée vient quand elle « veut » et non pas quand « je » veux, en telle sorte que c'est *falsifier* les faits que de dire que le sujet « je » est la détermination du verbe « pense ». Quelque chose pense, mais que ce soit justement ce vieil et illustre « je », ce n'est là, pour le dire en termes modérés, qu'une hypothèse, une allégation ; surtout ce n'est pas une « certitude immédiate ». Enfin, c'est déjà trop dire que d'affirmer que quelque chose pense, ce « quelque chose » contient déjà une interprétation du processus lui-même. On raisonne selon la routine grammaticale : « Penser est une action, toute action suppose un sujet actif, donc... » C'est par un raisonnement analogue que l'atomisme ancien plaçait à l'origine de la « force agissante » la parcelle de matière où réside cette force et à partir de laquelle elle agit, l'atome ; des esprits plus rigoureux ont fini par apprendre à se passer de ce dernier « résidu terrestre », et peut-être arrivera-t-on un jour, même chez les logiciens, à se passer de ce petit « quelque chose », résidu qu'a laissé en s'évaporant le brave vieux « moi ».



ATTENTION DANGER !

Les difficultés du texte

La thèse du texte peut sembler **déconcertante** ! Elle remet radicalement en cause une de nos certitudes immédiates : la croyance selon laquelle le sujet est l'auteur de ses pensées.

Les pièges à éviter

- La **tonalité générale du texte est trompeuse**. Nietzsche semble se contenter d'exprimer une opinion avec beaucoup de détachement. En réalité, tout cela n'est qu'un moyen pour élargir la rationalité philosophique : ce texte prétend bien avoir **une valeur universelle**.
- Le « dialogue » de l'auteur avec les « logiciens » risque de conduire à une paraphrase du débat, laissant alors de côté le caractère philosophique des arguments.
- Il ne faut pas se méprendre sur le statut du passage concernant l'histoire de la physique, ce n'est pas un exemple, mais une analogie : c'est l'identité des rapports entre quatre termes qui intéresse Nietzsche. L'auteur invite le lecteur à concevoir le rapport Philosophie/pensée sur le modèle du rapport Physique/matière.

Les réflexes à adopter

Attention au vocabulaire ! Des expressions comme « falsifier les faits » et des mots tels qu'« hypothèse » et « allégation » vise à discréditer radicalement le discours des adversaires de Nietzsche et à souligner la nécessité de l'émergence d'une nouvelle philosophie – celle de l'auteur.



CE QU'IL FAUT SAVOIR FAIRE

Construire le plan

1. Le « je » n'est pas l'auteur des pensées

Dans un premier temps, le texte est ouvertement **polémique**. C'est une « superstition » que Nietzsche prétend dénoncer. Celle-ci consiste à poser le « je » comme sujet volontaire de mes pensées à partir de la méconnaissance d'un fait : les pensées ne me viennent pas quand je veux, mais quand elles le veulent, si bien que tout ce qu'on peut admettre est que « quelque chose » pense.

2. La pensée est un processus sans sujet

Un deuxième moment vient **radicaliser** la thèse par une épuration totale du sujet : dire que quelque chose pense n'est qu'une interprétation, une réification de la « routine grammaticale ». Nous nous illusionnons quand nous croyons que les catégories du langage sont également celles de la réalité. Il s'agit alors de concevoir une pensée sans sujet, mais le risque n'est-il pas alors de forger un concept tel de la pensée qu'il échappe à toute représentation ?

3. Comment concevoir une pensée sans sujet ?

Dans un dernier temps, c'est par une analogie avec le processus réalisé en physique que l'auteur va éclaircir la possibilité d'une nouvelle représentation de la pensée : de même que la physique a appris dans son histoire à se passer de la notion d'atome pour penser la matière, il s'agit de parvenir à **concevoir une pensée sans sujet**, c'est-à-dire dénuée de socle.

Rédiger le devoir

■ Introduction

Amorce et annonce du thème

« Je pense donc je suis ». Cette célèbre formule de Descartes érige comme fondement philosophique **une donnée, à première vue, indubitable** de toute conscience humaine : **ma pensée que je constate renvoie au sujet que je suis** et qui en est l'origine. Preuve en est la liberté que j'expérimente de penser à ce que je veux, ce livre, le temps qu'il fait, mes projets, etc.

■ Première partie

A. C'est par une hypothèse dont le ton badin et le vocabulaire sont remarquables que le texte commence : « Si l'on parle de la superstition des logiciens... ». Nietzsche donne ainsi l'impression de faire une remarque « en passant », comme si elle n'était pas empreinte d'une nécessité philosophique (si l'on en « parle »...mais, après tout, on pourrait très bien ne pas en parler !). Comment comprendre cela ? On peut sans doute y lire **le mépris de l'auteur** à l'égard d'une thèse qu'il juge désuète (ce que vient renforcer le terme « superstition » qui qualifie cette thèse). On peut également y voir le refus nietzschéen de se placer sur le terrain même des logiciens qui consiste à **prendre le langage au sérieux**, à le réifier. En préférant ce style de la parole accessoire, presque du bavardage, à celui de l'analyse serrée de la langue, l'auteur déconstruit déjà ironiquement le théâtre de la problématique : celui de la logique. L'oxymore « superstition des logiciens » vient renforcer cette disqualification de l'entreprise prétendument rationnelle de la logique qui ne serait en réalité que le masque de la pire forme de l'irrationalisme, c'est-à-dire d'une croyance en l'existence de forces occultes et surnaturelles incarnées ici par le « je ». Dans son développement, la logique ne pourrait ainsi déboucher que sur une contradiction de son projet fondateur.

B. Cette contradiction est paradoxalement dénoncée et comme démontée par la formule : « je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait très bref... ». De prime abord, Nietzsche semble valider la thèse même des logiciens, puisqu'il emploie le pronom « je » qui du point de vue grammatical détermine en effet le verbe lasser, mais justement **ce verbe ne dénote pas une action du « je »**. Le « je » ne choisit pas de ne pas se lasser. Cette absence de lassitude dénote bien plutôt l'omnipotence de la pensée sur un « je » qui n'en est que la voix.

La présentation de l'argument fait état de sa simplicité et de son évidence : il n'est nul besoin d'un long développement, il suffit de souligner un « petit fait très bref », c'est-à-dire une donnée objective et immédiate de toute conscience pour réfuter la superstition des logiciens : **la pensée vient quand elle veut** et non pas

quand je veux. Autrement dit, il suffit d'être attentif à la réalité psychologique pour comprendre que la volonté ne détermine pas la règle d'apparition des pensées qu'il faut entendre ici sans doute au sens large du terme : une pensée vient se manifester (en partie au moins) à la conscience, elle ne se réduit pas à la représentation du réel, elle peut exprimer le désir, les affects, si bien que c'est finalement la totalité de la vie du sujet qui lui échappe : nous ne sommes pas joyeux ou tristes à volonté. Affirmer avec Nietzsche que la pensée vient quand « elle « veut » », revient à contester radicalement l'usage classique du concept de volonté.

- C. La conclusion de l'argumentation s'impose donc : affirmer que le « je » détermine la pensée est **une falsification des faits**. Il peut s'agir là d'une mauvaise interprétation des faits, auquel cas cette falsification ne serait qu'une erreur, une faute d'inattention. Plus probablement, faut-il comprendre cette falsification comme l'expression d'un mensonge.

Admettant encore à ce moment du texte la liaison postulée par les logiciens entre un effet et une cause, l'auteur débouche sur une thèse provisoire « Quelque chose pense... ». Il y aurait donc bien un sujet de la pensée, mais la nature de ce sujet demeure indéterminée ; Accorder ce titre à « ce vieil et illustre « je » », comme l'écrit ironiquement Nietzsche n'a qu'une valeur d'« hypothèse », c'est à dire de supposition dont le caractère véridique n'est pas prouvé, voire d'« allégation », terme qui dénote une assertion mal fondée ou mensongère. Dans l'un ou l'autre cas, nous sommes loin de la « certitude immédiate » d'un « je », sujet actif de ses pensées, susceptible de constituer un socle inébranlable pour la philosophie.

■ Deuxième partie

- A. Dans un deuxième temps, le soupçon nietzschéen va se **radicaliser**, car « c'est déjà trop dire que quelque chose pense ». Présenter les choses ainsi ne relève pas de la description neutre et objective des faits, il s'agit déjà d'une « interprétation » c'est-à-dire ici d'**une projection de sens**, d'un parti pris, dont il faut chercher l'origine dans la « routine grammaticale », dans des habitudes et mécanismes de raisonnement qui découlent de notre tendance à réifier le langage dont le processus est présenté par Nietzsche sous la forme d'une chaîne déductive inachevée : « Penser est une action, toute action suppose un sujet actif, donc... ».
- B. Nous avons coutume de nous représenter tout état du monde comme un effet déterminé par une causalité antécédente, si bien que l'action de penser nous apparaît nécessairement produite par un sujet différent et antérieur à cette action même, mais c'est bien de cette coutume qu'il nous faut apprendre à nous passer. L'auteur nous invite donc à **réformer les catégories de notre raison** : cause et effet doivent être pensés comme radicalement contemporains. De même qu'un éclair et sa lueur sont indissociables, la pensée comme cause et comme effet ne font qu'un. Néanmoins, un tel modèle de la pensée est-il concevable ?

■ Troisième partie

- A. Le troisième moment du texte va emprunter la voie de l'**analogie** pour éclaircir une telle possibilité. C'est l'histoire de la représentation physique de la matière qui permet de concevoir une philosophie qui ferait l'économie de la notion de substance : les « atomistes anciens », Démocrite, Épicure ou Lucrèce par exemple, supposait que toute « force agissante » dérivait d'un socle premier et insécable, l'atome. Par l'expression « force agissante », il faut entendre la suite des événements du monde quels qu'ils soient. Ainsi, un phénomène météorologique ou psychologique était supposé renvoyer, en dernière instance, à une configuration atomique donnée, si bien que cette « parcelle de matière » en était conçue comme la cause mécanique. Analogiquement, la philosophie a longtemps conçu la pensée comme renvoyant à **un socle premier**, l'âme, le corps ou encore une forme d'inconscient. (La perception du bruit des vagues, par exemple qui résultait, selon Leibniz des « petites perceptions » inconscientes de l'entrechoc des gouttes d'eau)
- B. Grace à des « esprits plus rigoureux », c'est-à-dire plus respectueux de l'approche scientifique des faits, l'histoire de la physique a produit une conception du monde qui n'invoque plus de « résidu terrestre ». Et, en effet, de quel droit affirmer que l'atome est l'élément premier de la matière ? **L'atome n'est que supposé**, il échappe à l'emprise de nos sens et de nos instruments de mesure. Pour reprendre le vocabulaire nietzschéen, ce n'est qu'une hypothèse inutile, voire une simple allégation métaphysique.
- C. Aussi, l'auteur achève-t-il son texte par l'anticipation d'une possibilité (« peut-être ») qui vaut comme programme analogue en logique : « peut-être arrivera-t-on un jour, même chez les logiciens, à se passer de ce petit « quelque chose »... ». Il s'agit de concevoir **une pensée sans substrat**, sans support, paradoxalement une psychologie sans sujet, mais ce « peut-être » ne doit pas nous égarer sur la simple possibilité d'un tel programme : Nietzsche n'est-il pas justement en train de le réaliser ?

■ Conclusion

Bilan : une authentique rationalité philosophique montre que la logique n'est qu'une forme d'irrationalisme. Contrairement à ce que nous invite à penser la superstition fondée sur la routine grammaticale, **la pensée ne requiert pas le « je », ni même un « quelque chose » comme sujet.**

Ouverture : une énigme cependant demeure : comment la pensée peut-elle ainsi conduire l'homme à cette illusion de subjectivité ?



OUTILS

Le texte en un clin d'œil

Le fait de la pensée ne prouve pas l'existence d'un sujet qui en serait l'auteur. Il faut, au contraire, comme l'ont fait les physiiciens pour ce qui concerne la matière, s'efforcer de concevoir une pensée sans sujet.

Les notions du programme

- le sujet
- la conscience
- l'inconscient
- le langage
- la raison et le réel
- la liberté
- la morale

Pour aller plus loin

- Descartes, *Discours de la méthode*, Garnier-Flammarion.
- Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*. Le Livre de Poche.